

Brèves littéraires

Brèves

Tableau

Claire Boulé

Numéro 73, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6161ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boulé, C. (2006). Tableau. *Brèves littéraires*, (73), 33–38.

CLAIRE BOULÉ

Tableau

*Deuxième mention
Prix Brèves littéraires - prose*

Par la fenêtre ouverte est entré le souffle tiède d'une belle journée de juin.

Elle s'est arrêtée soudain de parler et a effacé ce qu'il y avait au tableau. Elle a tourné le dos aux élèves et, dans un mouvement du bras, un mouvement circulaire s'élargissant au fur et à mesure que les chiffres s'évanouissaient dans la poussière de la craie, elle a tout fait disparaître. Les divisions qui n'en finissent plus d'avoir des restes, les fractions. Même la pensée du jour, en haut à gauche : *Aujourd'hui est un cadeau. C'est pourquoi on l'appelle le présent.* Puis, d'un geste moins appuyé, elle a pris le temps de repasser une brosse propre sur la surface entière, de gauche à droite cette fois, afin de lui redonner un aspect moins tourmenté.

Au lieu de lancer à ses trente fillettes bavardes un « Silence ! » retentissant, elle a simplement écrit le mot au tableau en lettres géantes, sans mettre un point d'exclamation au bout. Et on n'a plus entendu un son. Puis, elle s'est retournée, le visage sérieux mais sans colère ; maintenant, les bras croisés, elle marche lentement entre les pupitres, vers le fond de

la classe. S'il n'y avait pas de mur, elle continuerait à marcher vers les belles montagnes bleues qui ondulent et chantonnent au bout de la rue où se trouve l'école. Mais il y a le mur et elle s'engage dans l'allée suivante, la tête penchée, avançant d'un pas égal. Encore une allée à suivre en direction du mur et elle revient tranquillement vers l'avant, en longeant les fenêtres.

La voici de nouveau à son bureau d'enseignante ; derrière elle, le grand tableau vert sur lequel est tracé le mot *SILENCE* en lettres géantes.

S'il n'y avait pas de tableau, elle pourrait se rendre jusqu'au fleuve. Le fleuve est plus près que les montagnes ; pourtant le chemin pour y parvenir apparaît parsemé d'obstacles. Il lui faudrait franchir les chiffres, les symboles, les figures qu'elle vient d'effacer de quelques coups de brosse et qui refusent de retomber complètement dans l'oubli. Ce qui a été inscrit au fil des jours, de septembre à juin et remonte sans cesse à la surface verte du tableau. Les fractions à transformer en nombres décimaux. Le calcul du périmètre d'un rectangle. Les multiplications s'étendant en long et en large.

Le programme complet des mathématiques de sixième année.

À cela, il faut ajouter Gisèle. Le nom de Gisèle, le cancre du groupe, n'est pas marqué au tableau, mais il appartient à son territoire. Une phrase mauvaise, une phrase que l'institutrice, à bout de patience, lui a lancée, flotte autour du grand panneau vert. Résonne encore :

— Tu comprends jamais rien, les explications,

ça coule sur toi comme de l'eau sur le dos d'un canard !

Comme sur le dos d'un canard ! Toute la classe s'est esclaffée... La fille au visage ingrat, aux cheveux sans couleur, dont les bras maigres pendent, inertes, de chaque côté d'elle, garde la tête baissée et contemple les lattes du plancher. Sa silhouette grêle est enveloppée d'un halo vert sombre, c'est ainsi qu'elle apparaît à l'extrémité droite du tableau. Elle reste là, figée. Si on s'approchait d'elle un peu plus, on pourrait apercevoir le rouge qui monte de son cou à ses joues, on pourrait sentir la brûlure des larmes retenues, celle des mots cinglants imprimés pour toujours dans la pâte fraîche de sa mémoire d'enfant. Un jour, prise d'une révolte soudaine, elle s'est échappée en courant de la salle de classe. On a entendu ses pas pressés dans le corridor, dans les marches de l'escalier, dévalées à toute vitesse. La fillette a peut-être hésité un peu sous le regard bleu pâle de la vierge de plâtre qui trône sur le palier du milieu, entre les deux volées d'escalier, puis elle a repris sa course. Au rez-de-chaussée, les institutrices de première et de deuxième année, en conversation après le départ des petits, l'ont sans doute vue passer comme une flèche. Elle a ouvert la porte, elle est sortie sans son manteau.

C'était au début du printemps. Quel temps faisait-il ? Gisèle n'est jamais revenue. La directrice a parlé de maladie. Puis de déménagement dans un autre quartier. La vraie Gisèle a disparu pour toujours.

Par la fenêtre ouverte sont entrés des pépiements de moineaux, l'aboïement lointain d'un chien. Cinq petits coups brefs.

Ne m'attends pas cet été.

Quelques filles s'agitent déjà. L'institutrice leur fait un signe de deux doigts de la main. Deux minutes encore. Deux minutes de silence. Elle a repris sa promenade entre les pupitres, c'est plus sûr. Sans la présence du mur, au fond, elle continuerait volontiers jusqu'aux montagnes et aussi loin que les montagnes s'étendent. Elle prendrait le train qui franchit tant de rivières qu'on ne peut les compter. Qu'on ne veut pas les compter. Un long voyage seule...

Ne m'attends pas cet été. Lui écrire cela !

Une allée en direction du mur. Une allée vers le tableau.

De l'autre côté du tableau, le fleuve rejoint peu à peu les montagnes en faisant un large coude vers le nord. Le fleuve est à une heure de marche. Or, avant d'y arriver, il faut se frayer un chemin à travers de longues phrases complexes aux multiples propositions subordonnées, attelées tels des chiens indociles au traîneau de la principale. Traverser un hiver interminable où tous les temps ingrats ont été conjugués. Le passé composé relié de si près au présent, mais qui s'accompagne de l'encombrant et capricieux participe. L'imparfait, faux jumeau du conditionnel et du futur, s'acharnant à décrire une action en train de s'accomplir, sans qu'on en voie le début ni la fin : *elle enseignait chaque jour de la semaine...* Le passé simple dont les sonorités boursoufflées des premières personnes du pluriel, ces « âmes » et ces « âtes » incongrus, font rire les élèves. Ce passé simple qui décrit en quelques verbes incisifs le combat et la mort de Blanquette, la petite chèvre de Monsieur Seguin. Elle fut mangée

par le loup, à l'aube, *quand les étoiles s'éteignirent* et qu'*une lueur pâle parut à l'horizon*. Ce temps des livres de contes de fées aux rebondissements horribles et merveilleux, que beaucoup de fillettes, même à onze ans bien sonnés, empruntent à la bibliothèque de l'école.

Et, sous le passé simple, voilà que surgit à son tour le mode des élans de l'âme, le subjonctif du souhait, du désir, de la crainte. Et le conditionnel du regret. Tout ce qui ne peut s'effacer d'un coup de brosse.

En face du tableau, à droite, se tient toujours la silhouette penchée de Gisèle.

Par la fenêtre ouverte sont entrés cinq petits coups brefs.

Ne m'attends pas cet été. Commencer sa lettre ainsi. Cinq petits mots, bien pesés. *Je ne te rejoindrai pas à Montréal. Je pars. Ne m'attends plus*.

Le fleuve n'est pourtant pas loin, à une heure de marche seulement. Mais pour l'atteindre, il faudrait parcourir trois saisons de chiffres et de verbes. Remonter le fil des explications de textes, des récits, des contes. Par une nuit glaciale d'automne, rencontrer Cosette terrifiée, cheminant dans les bois ténébreux, chargée du seau rempli d'eau qu'elle n'arrive pas à porter. *Elle marchait penchée en avant, la tête baissée, comme une vieille ; le poids du seau tendait et roidissait ses bras maigres, l'anse de fer achevait d'engourdir et de geler ses petites mains mouillées...* Il faudrait rejoindre la *Petite fille aux allumettes* du dernier Noël. Et surtout, rattraper cette belle matinée de printemps où le Bamban de Daudet, *l'horrible petit avorton* que le surveillant a pris en aversion, se dandine derrière les autres élèves avec

la grâce d'un jeune canard... Dites-moi pourquoi Bamban a l'air triste et soumis lorsque le surveillant lui crie : « Va-t-en ! » Êtes-vous d'accord avec sa décision de faire marcher les enfants plus vite afin de distancer Bamban ? Pourquoi le surveillant, qui est le narrateur de ce récit, regrette-t-il son attitude envers l'enfant bancal ? Que veut dire cette phrase : « J'aurais voulu lui laver les pieds » ? Cherchez dans le dictionnaire la signification des mots suivants et trouvez un synonyme pour chacun : *inexorable, misérable, bancal*.

Cinq coups brefs sont entrés par la fenêtre ouverte.

Au fond de la classe, les montagnes déroulent mollement leurs sommets et, derrière le tableau, le fleuve continue de s'élargir pour les retrouver à son prochain méandre. Elle se dit qu'elle va bousculer la silhouette obscure de Gisèle, s'éloigner une fois pour toutes du tableau, prendre le train ou l'autobus.

Partir.

La chèvre de Monsieur Seguin s'est échappée de son clos, et tant pis ! Le surveillant de Daudet s'est enfui du collège. Gisèle, la vraie, a dévalé les escaliers de l'école, ouvert la porte sur le printemps.

Partir.

La période de silence est terminée. Les élèves sortent pour la récréation.

Dans son porte-documents d'enseignante, elle tâte la lettre qu'elle remettra tout à l'heure à la directrice. Une lettre écrite tôt ce matin et qui commence aussi par cinq mots, cinq petits coups brefs : « Ne m'attendez pas en septembre. »